Document généré le 25 avr. 2024 08:16

Québec français

Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer ou une dénonciation du racisme à travers la baise

Aurélien Boivin

Numéro 131, automne 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/55694ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Boivin, A. (2003). Compte rendu de [*Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* ou une dénonciation du racisme à travers la baise]. *Québec français*, (131), 94–97.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer

ou une dénonciation du racisme à travers la baise

PAR AURÉLIEN BOIVIN

Premier roman largement autobiographique de Dany Laferrière, un écrivain d'origine haïtienne installé au Québec depuis la fin des années 1970, *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*[1] a connu un retentissant succès. Publié en 1985 chez VLB éditeur, le roman est réédité en 1989, chez le même éditeur d'abord, puis à Paris la même année, avant d'entrer dans la collection « J'ai lu » l'année suivante. Traduit en anglais par David Homel, lui-même romancier migrant, en 1987, il est édité à Londres en 1991. Une édition en langue espagnole paraît en 1997. En 1989, le cinéaste Jacques Wilbrod Benoit le porte à l'écran dans une production franco-québécoise[2] qui est loin d'avoir eu le succès de l'œuvre originale.

De quoi s'agit-il ?

Le narrateur résume lui-même brièvement son court roman, lors d'un dialogue avec Bouba, son ami colocataire : « C'est simple, c'est un type, un Nègre, qui vit avec un copain qui passe son temps couché sur un Divan à ne rien faire sinon à méditer, à lire le Coran, à écouter du jazz et à baiser quand ça vient » (p. 55). À la fin du roman qu'il écrit et que nous lisons, il participe à l'émission *Noir sur Blanc* qu'anime Denise Bombardier à la télévision de Radio-Canada. Au début de l'entrevue, l'animatrice, qui affirme avoir lu le roman (!), le résume à son tour : « Ça se passe au Carré Saint-Louis. C'est, brièvement, l'histoire de deux jeunes Noirs qui passent un été chaud à draguer les filles et à se plaindre. L'un est amoureux de jazz et l'autre de littérature. L'un dort à longueur de journée ou écoute du jazz en récitant le Coran, l'autre écrit un roman sur ce qu'ils vivent ensemble » (p. 145). C'est, d'avouer encore l'animatrice, « le premier véritable portrait de Montréal venant d'un écrivain noir » et, selon elle, l'écrivain a « eu la dent dure » (p. 146), ce qu'avait aussi prétendu Jean Éthier-Blais dans sa critique tout aussi imaginaire du *Devoir* : « Je n'ai jamais rien lu d'aussi fort, d'aussi neuf, d'aussi évident. C'est le plus terrible portrait de Montréal que j'ai eu sous les yeux depuis des années » (p. 142-143). *Comment faire l'amour* [...] est un livre qui parle de préjugés à l'égard de la race noire et, aux yeux de la *Moral Majority*, « une ordure qui salit son lecteur, qui a pour unique but d'avilir la Race Blanche dans ce qu'elle a de plus sacré : LA FEMME » (p. 148). C'est aussi, il faut en convenir, l'un des premiers romans écrits par un Noir qui jette un regard sur l'autre, le Blanc, et qui aborde, parfois crûment et non sans provocation, les rapports entre les Noirs, que le narrateur appelle toujours les Nègres, et l'Occident. *Comment faire l'amour* [...], c'est aussi une histoire d'écriture puisque Vieux, le héros, se livre à l'écriture d'un roman, plutôt de fantasmes, comme il le dit, qui est publié à la fin et qui reçoit un accueil plus que favorable, comme le confirment quelques extraits imaginaires de critiques littéraires connus, comme Jean Éthier-Blais, Pierre Vallières, Réginald Martel, Gilles Marcotte, voire Denise Bombardier, dont l'entrevue avec le romancier, imaginaire elle aussi, explique le sens, la portée du roman.

Le titre

Il est pour le moins racoleur, provocateur, beaucoup plus que le titre du roman que le narrateur écrit et que, en définitive, nous lisons, « SON ULTIME CHEF-D'ŒUVRE » (p. 139), intitulé *Paradis d'un dragueur nègre*. Dans le titre retenu, qui aurait pu être, selon Ivanhoé Beaulieu, *Manuel de savoir draguer à l'usage des Nègres et des Blanches qui fréquentent les bars de Montréal*[3], on perçoit déjà la réflexion que poursuit le narrateur sur le racisme et, surtout, sur la sexualité débridée du Nègre et de sa domination dans le monde de l'Occident. Car, on l'apprendra, le Nègre, dans la hiérarchie, dans l'idéologie occidentale, arrive après le Blanc, bien sûr, et

la Blanche, aussi, mais avant la Négresse, qui apparaît au bas de l'échelle. André Lamontagne a bien analysé, décortiqué ce titre : « D'une part, l'emploi du mot "Nègre" renvoie sinon à un interdit [...] du moins à un tabou. D'autre part, l'énoncé place le "Nègre" en position d'objet, ce qui peut sembler paradoxal en regard d'une représentation plus traditionnelle de la sexualité où le mâle serait le sujet du désir. Ce dispositif paratextuel annonce le mouvement du texte, par lequel le narrateur s'autorise de son statut ethnique pour jouer avec les lieux communs et les préjugés sur sa race en même temps qu'il met en scène le regard dont il est l'objet. Le titre rassemble donc les deux premiers mécanismes de représentation identitaire : le regard sur soi et le regard d'autrui, ici celui des Blancs[4] ».

Le temps

Comment faire l'amour [...] se déroule au cours d'un été chaud, au début des années 1980, année qui peut correspondre à la difficile adaptation à Montréal de l'écrivain, qui fut journaliste dans son pays, mais qui, après avoir fui son île natale, pour ne pas être tué comme deux de ses amis, végète dans la grande ville, nouvel Eldorado, où il a décidé de tenter sa chance. Ce narrateur est précis : « Bon, bref, telle est la situation en ce début des années 80 marquées d'une pierre noire dans l'histoire de la Civilisation Nègre » (p. 17). Il est toutefois surprenant que, plus loin, il écrive, alors qu'il se promène dans la ville : « une jeune fille passe avec, sous le bras, *L'hiver de force* de [Réjean] Ducharme, qui vient de paraître chez Gallimard. Tout le monde actuellement se l'arrache » (p. 105). Or, ce roman est paru en 1973, bien avant donc le temps du récit.

Le lieu

La grande majorité de l'intrigue, si intrigue il y a vraiment, se déroule au Carré Saint-Louis, à Montréal, « un coin de clochards » (p. 38), dans un minable et minuscule appartement (studio) situé au 3670 de la rue Saint-Denis, appartement qui répond bien à la discrimination, au racisme dont sont victimes les Noirs. Les lieux que les deux colocataires fréquentent dans le roman sont associés à la saleté, comme leur « appartement crasseux » (p. 38), décrit ainsi dès l'ouverture du roman : « On crève, cet été, coincé comme on est entre la Fontaine de Johannie (un infect restaurant fréquenté par la petite pègre) et un minuscule bar topless, au 3670 de la rue Saint-Denis, en face de la rue Cherrier. C'est un abject 1 1/2 que le concierge a refilé à Bouba pour un 2 1/2 à 120 $ par mois. On loge au troisième. Une chambre exiguë, coupée en deux par un affreux paravent japonais à grands oiseaux stylisés » (p. 11). Le narrateur dort dans un « lit crasseux », alors que son copain « s'est arrangé avec [un] Divan déplumé, tout en bosses », véritable « pouffiasse gonflée de coton » (p. 12). L'appartement est en désordre et dégage une senteur pour le moins répugnante, ainsi que le note le narrateur : « Je regarde, couché, les boîtes de carton et les sacs verts à ordures, bourrés de linge sale, de bouquins, de disques (*sold*) et de bouteilles d'épices qui traînent sur le plancher » (p. 22), qui est sale, dégoûtant. Plus loin, il note dans ce qu'il appelle la CHRONIQUE DE [S]A CHAMBRE : « J'écris : LIT : Je vois : matelas poisseux, drap crasseux, sommier grinçant, Divan gondolé » (p. 100). L'adjectif « crasseux » revient d'ailleurs à plusieurs reprises pour qualifier tantôt la baraque (p. 38), tantôt la chambre (p. 48). Tout le quartier est à l'image de cet appartement minable : « Le Carré Saint-Louis est bourré d'ivrognes au torse nu. L'air est lourd et empeste la bière [...]. L'enfer » (p. 117). Point étonnant que le locataire qui habite l'appartement du dessus porte le surnom de Belzébuth. On se croirait dans l'appartement de Ti-Jean, héros du *Cassé* de Jacques Renaud. Quel contraste avec les appartements qu'occupent les filles, toutes des Anglaises, que le narrateur rencontre dans des bars ou ailleurs et qu'il visite ! Pensons, par exemple à celui de Miz Littérature, une étudiante en lettres de l'Université McGill (p. 96-97).

La structure

Comment faire l'amour [...] est un texte tout à fait éclaté composé de vingt-huit courts chapitres – le dernier ne fait pas six lignes. C'est une espèce de chronique du quotidien d'un écrivain qui s'amuse à confronter son lecteur avec ses réflexions et fantasmes de dragueur professionnel, lui qui rêve de devenir Blanc, mais pas n'importe lequel, ni à n'importe quel prix : « Je voudrais être un Blanc amélioré. Un Blanc sans complexe d'Œdipe » (p. 73). Le narrateur n'a pas de plan préétabli. Il ne se préoccupe pas d'ordonner sa narration. Il se fie à l'inspiration du moment et multiplie les chapitres sans rechercher un lien entre eux. C'est ce qui a fait dire à certains critiques que l'intrigue était ténue, voire débridée, à l'image des deux héros. Comme l'écrit Marie Naudin, Laferrière « œuvre à partir du quotidien, de ses propres observations, rencontres, conversations et rêveries qui meublent de fantasmes sa jouissance personnelle ».

Les personnages

Comment faire l'amour [...] met en scène deux immigrants noirs qui ont élu domicile à Montréal et qui végètent car ni l'un ni l'autre n'ont réussi à trouver du travail. En cherchent-ils d'ailleurs ? Ce sont deux chômeurs qui sont obligés, pour survivre, de se contenter des 20 $ que leur alloue quotidiennement le SAVI, un centre de dépannage pour migrants et immigrants (p. 118).

Vieux. C'est le narrateur, un narrateur autodiégétique, pour reprendre la terminologie genettienne, « dragueur nègre consciencieux et professionnel » (p. 17), qui a décidé d'écrire un roman au cours de cet été torride un peu pour passer le temps, lui qui n'a pas d'emploi et qui veut s'occuper. Dans ce roman, qu'il dit écrire à l'aide d'une vieille Remington qui aurait appartenu à l'écrivain Chester Himes (p. 53), lui qui est déjà écrivain puisqu'il rédige son journal depuis trois ans (p. 54), il livre ses réflexions sur sa difficile intégration à la communauté blanche montréalaise. Désireux de devenir un grand écrivain, le plus grand écrivain noir de tous les temps, il laisse libre cours à ses fantasmes et multiplie les dragues avec des jeunes filles blanches toutes associées à la communauté anglophone de Westmount ou d'Outremont, comme s'il voulait se venger en les possédant toutes dans son lit, comme il rêve de posséder l'Amérique : « C'EST SIMPLE : JE VEUX L'AMÉRIQUE. Pas moins. Avec toutes les *girls* de Radio City, ses buildings, ses voitures, son énorme gaspillage et même sa bureaucratie. Je veux tout : le bon et le mauvais, ce qu'il faut jeter et ce qu'il faut conserver, ce qui est laid et ce qui est beau. L'AMÉRIQUE EST UN TOUT » (p. 29).

Bouba. Compagnon du narrateur et colocataire de l'appartement qu'ils partagent tous deux, rue Saint-Denis, Bouba est un marginal qui se contente de passer ses journées couché sur un Divan fatigué, « face à la Mecque » (p. 13), à écouter du jazz et à lire le Coran, ce qui explique les nombreux extraits qui parsèment la narration de Vieux. Il est un disciple de Freud (« Allah est grand, mais Freud est son prophète », p. 13, repris par Vieux, p. 146). C'est un ermite, qui mène « une vie de moine » (p. 58), tout en rêvant de reconstruire le monde (p. 35). Il fait salon : il s'occupe d'une jeune fille suicidaire et reçoit chez lui sur son Divan, écrit toujours avec une majuscule, donc personnifié. Le narrateur le considère comme le « Dalaï Lama du Carré Saint-Louis » (p. 114), qui divague « sans arrêt sur les sentences du vieux maître zen » (p. 61). Mangeant très peu et grand buveur de thé, il joue « au Bouddha nègre » (p. 64), selon le narrateur qui l'associe encore à « un maharadjah nègre dans son harem de Saint-Denis » (p. 36) et « au plus grand sorcier de Montréal » (p. 86). C'est un « Nègre nostalgique et freudien » (p. 13 et 33) qui voue une grande admiration à son compagnon écrivain.

Miz Littérature. Toutes les femmes sont, aux yeux de Bouba, des Miz que le narrateur écrit ainsi « [p]our ne pas se mettre Gloria Steinen sur le dos » (p. 24). C'est une jeune étudiante en lettres de l'Université McGill, « une vénérable institution où la bourgeoisie place ses enfants pour leur apprendre la clarté, l'analyse et le doute scientifique » (p. 29). Elle prépare une thèse de doctorat sur Christine de Pisan (p. 38). Elle « a une famille importante, un avenir, de la vertu, une solide culture, une connaissance exacte de la poésie élysabéthaine, et même, elle est membre d'un club littéraire féministe à McGill – les Sorcières de McGill » (p. 38). Elle mène deux vies : l'une dans son milieu bourgeois, « où elle est une princesse Wasp », et « une autre ici [dans l'appartement minable de Vieux], où elle est l'esclave d'un Nègre » qu'elle visite régulièrement et qu'il baise de belles façons, tout en entretenant le mythe du Nègre Grand Baiseur (p. 124). C'est, au dire du narrateur, « le meilleur parti qu'un Nègre puisse se permettre en temps de crise » (p. 29).

Plusieurs autres Miz interviennent dans le roman, qui succombent presque toutes au charme du dragueur nègre Vieux. Il y a **Miz Sophisticated Lady**, fille de Westmount qui étudie à l'Université Sir George William et « qui suit un régime minceur assez sévère ». **Miz Suicide**, qui consulte le Nègre freudien Bouba, « son conseiller en matière de suicide » (p. 61), qu'elle visite une fois la semaine, pour s'accrocher à la vie et qui boit ses paroles. **Miz Mystic**, qui revient du Tibet et qui ressemble à un iguanodon (p. 115). **Miz Carte du Ciel** et **Miz Mythe**, toutes deux rencontrées dans un bar, **Miz Chat** (p. 127), **Miz Cover-girl**, une « fille superbe. Type californien. Soleil et orange. Dents blanches et sourire éclatant. Bref, une vraie cover-girl » (p. 135). **Miz Luzerne**, serveuse dans un restaurant végétarien, « genre nature, peau fraîche, taches de rousseur, odeur de foin, tout à fait le genre à vouloir faire l'amour dans une étable » (p. 137), **Miz Gitane**, qui fume trois paquets de cigarettes par jour (p. 137), et **Miz Bombardier**, Denise de son prénom, animatrice de l'émission *Noir sur Blanc*, que le narrateur tente de mettre en boîte lors d'une entrevue à la suite de la parution de son roman.

Les thèmes

Retenons les plus importants.

Le racisme. Vieux, dans son roman, comme dans la vie, dénonce le racisme sous toutes ses formes. Il ironise sur le mythe séculaire du Nègre Grand Baiseur et sur l'appétit sexuel démesuré du Noir aux yeux des Blanches. Il profite de la grande naïveté de Miz Littérature, une femme pourtant intelligente, mais qui perd ses moyens en présence d'un Nègre, pour rappeler le mythe du Nègre anthropophage : « Elle est incroyable, Miz Littérature. Elle a été dressée à croire tout ce qu'on lui dit. C'est sa culture. Je peux lui raconter n'importe quel boniment, elle secoue la tête avec des yeux émus. Elle est touchée. Je peux lui dire que je mange de la chair humaine, que quelque part dans mon code génétique se trouve inscrit ce désir de manger de la chair blanche, que mes nuits sont hantées par ses seins, ses hanches, ses cuisses, vraiment, je le jure, je peux lui dire ça et elle [...] me croira » (p. 28-29).

Rapports entre les hommes et les femmes, entre les Nègres et les Blanches. Le romancier, à travers son narrateur, dénonce, non sans ironie, les relations hommes-femmes, le pouvoir qu'exercent les Noirs sur les femmes blanches, des anglophones, on l'a dit, qui subissent la domination qu'ont pourtant exercée leurs ancêtres à l'égard des Noirs, leurs esclaves, et des Nègres blancs canadiens-français, conquis et colonisés, lors de la Conquête. Dans *Comment faire l'amour* [...], les Nègres profitent de la situation, car, dans l'esprit du narrateur, « BAISER NÈGRE, C'EST BAISER AUTREMENT. L'Amérique aime foutre autrement. LA VENGEANCE NÈGRE ET LA MAUVAISE CONSCIENCE BLANCHE AU LIT, ÇA FAIT UNE DE CES NUITS » (p. 19). C'est au niveau des rapports entre les sexes, entre les Nègres et les Blanches, que se situe le mythe du Nègre Grand Baiseur. L'amour est tout à fait absent du roman. Le Nègre ne cherche que le plaisir, parfois avec ironie, voire avec cynisme, plaisir qui traduit un certain racisme, que le romancier dénonce ouvertement. Laferrière réussit un exploit, celui de faire voir à travers ses yeux d'étranger, de Noir, la société blanche, dont il fait en quelque sorte le procès. En baisant les Blanches anglophones, c'est un peu comme s'il se vengeait des colonisateurs britanniques, « ceux qui ont pillé l'Afrique. L'Angleterre, maîtresse des mers » (p. 97). D'où la réaction de Vieux, après avoir fait l'amour à Miz Littérature : « L'OCCIDENT NE DOIT PLUS RIEN À L'AFRIQUE » (p. 40).

La condition des migrants. Dany Laferrière, qui a connu la misère à son arrivée au Québec, s'est intéressé à l'accueil des immigrants, des étrangers, qui sont souvent des laissés-pour-compte dans leur nouveau pays. Ils souffrent de solitude, comme Bouba et Vieux, ils sont foncièrement pauvres et doivent se contenter, le plus souvent, sinon du BS, du moins des faibles prodigalités du SAVI, un centre de dépannage pour migrants et immigrants. Laferrière reviendra, dans des œuvres ultérieures, sur cette pénible condition réservée aux migrants et aux immigrants, que dénonce aussi Flora Balzano, dans son roman *Soigne ta chute*.

L'identité. L'identité est un thème majeur du roman qui s'inscrit dans une problématique identitaire en jetant un regard sur l'autre. Le Nègre se cherche une identité dans son nouveau pays, mais rend esclave la Blanche, un type de femme qu'il désire et qui incarne un Occident acces-

sible pour le Noir. « On ne naît pas Nègre, on le devient », écrit le romancier qui parodie Simone de Beauvoir. Et on le devient, comme le précise André Lamontagne sous le regard de l'autre qui nie son individualité : « [o]n dit des Noirs. C'est une espèce. Il n'y a pas d'individu » (p. 147).

L'intertextualité. Ce n'est pas un thème, mais cette filiation de l'auteur, écrivain, avec la littérature américaine est omniprésente, en commençant par Hemingway (p. 22) et Miller, à qui il emprunte sans doute la sexualité débridée de son héros et ses fantasmes sexuels. Sont nommés Blaise Cendrars, Charles Bukowsky et d'autres écrivains américains de la Beat Generation (William Burroughs, Jack Kerouac, etc.). Le romancier dans le roman rêve « D'ENVOYER JAMES BALDWIN SE RHABILLER » (p. 89). Sa « CAISSE À BOUQUINS » qu'il livre, dans ce qu'il appelle sa «NOUVELLE CHRONIQUE DE SA CHAMBRE », permet au lecteur d'avoir accès en quelque sorte à la bibliothèque idéale du romancier : outre les écrivains déjà cités dans l'ordre, Vieux lit : « Freud, Proust, Cervantes, Borgès, Cortazar, Dos Passos, Mishima, Apollinaire, Ducharme, Cohen, Villon, Lévy Beaulieu, Fennario, Himes ce que lui reproche d'ailleurs Miz Littérature : « Tu n'as pas beaucoup de femmes dans ta collection ? » Et l'écrivain en herbe est obligé d'admettre que si Yourcenar « ne peut pas [l]e dédouaner. Trop suspecte », il n'a « pas de Colette, ni de Virginia Woolf (impardonnable) même pas Marie-Claire Blais » (p. 68). Mais il possède des bouquins de Erica Jong, de Gabrielle Roy et de Marguerite Atwood. Sa préférence va nettement aux auteurs américains et sud-américains. C'est cette admiration de l'auteur pour ces écrivains qui a fait dire à David Homel, le traducteur, qu'il a eu très peu de difficulté à traduire le roman, parce qu'il était écrit en anglais avec des mots français.

Portée de l'œuvre

Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer est beaucoup plus qu'un roman de baise, comme certains critiques l'ont perçu à sa parution en 1985. C'est un roman de dénonciation de la société blanche et des préjugés dont les Noirs sont victimes, préjugés que l'auteur exagère, non sans cynisme, comme celui du Noir sex-symbol, ou encore celui qui veut que toute Blanche qui se respecte rêve de connaître une aventure avec un Noir. Chantal Savoie a raison d'écrire : « L'usage fréquent de majuscules pour souligner certaines phrases, le ton volontairement provocant et résolument ironique, de même qu'un sens abouti de la phrase choc confèrent à l'ensemble des allures qui s'apparentent à celles du slogan, du tract ou du manifeste, forme qui vient habilement doubler le propos politique[5] ».

Notes

1 [Montréal], VLB éditeur, [1989], 151 p. [1re édition : 1985]

2 Film Stock International inc. (Montréal), et Dédalus association avec Molécule (Paris), 1989, 97 min.

3 Ivanhoé Beaulieu, « Comment lire un roman sans se fatiguer », *Le Devoir*, 23 novembre 1985, p. 27.

4 André Lamontagne, « La représentation de l'autre dans *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer* », *Québec Studies* (Printemps 1997) p. 29-42 [voir p. 30].

5 Chantal Savoie, « *Comment faire l'amour avec un Nègre sans se fatiguer*, roman de Dany Laferrière », dans Aurélien Boivin (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome VII : 1981-1985*, Montréal, Fides, 2003, p. 152-154 [voir p. 153].